

ZON AR CANTONNIER

(WAR AN TON A GEROT)

1

Kantonnerien Breiz Izel, meulomp holl a galon
An n'heb a deu d'hom difen ; m't dreist holl Jean Vezôn,
A neuz kemëret ar garg em penn eur gazëten
Da c'harpa stard em pep lëc'h kaoz ar c'hantonnerien.

2

Hirie en hor bro gaer Franz an holl micherourien
C'houlen paë vit ho labour, lëaldet diboez penn !
Vit hellout kaout eun tam boed, dillat d'ho bugale
A monet ive d'ho zro er maez ar baourente.

3

Ar bed n'hell ked mont en dro nemet dre al labour,
D'hom a renk krenn en he zà pa soë ar micherour ;
Dre ze pa n'hell ar bed-man met dre enn'homp kerzet
So gleët demp kaout war-n-han lôden en évrustet ?

4

Gen, neuz ked eur rüm all dindan bôlz ar wabren
Da veza ker fall paëet vel ar c'hantonnerien :
Bemde war zao gant an heol bete ma c'hâ da guz ;
Daou-bleget tro pad ar bloa, n'eur stad meurbed skwizuz !

5

Evit eul labour ken stard ar braz deuz aneze
D'o deuz diwar ho dispign nemet c'hoëc'h rael bemde :
C'hoëc'h rael barz en hom amzer n'è met ar pez a ro
D'otrone vraz ar c'haeriu vit ober ho baro ! ?

6

Daoust pelëc'h he man an tad helfe dont da zevel
Eun tiad tud hep anken gant eur paë ken izel ?
E nê krak met ober goab, laerez poan ar paour-kaez,
G er sklapout gant he dud er brassa dienez !

7

D'oulskoude ni renk mont eon, beza 'tao war evez ;
N disterra mank ve mall da skeï paë demp er maez !
D'ep na m'eump mann da laret ma telc'homp d'hom c'hargou
E benn kenta gwech goude vemp taolet er blotou.

8

Hoaz breman pa m'eamp rentet an henchou brao a flour
D'kresker da zarn bemde ho foan ag ho labour ;
D'ak vel ma varo unan, den n'he lëc'h ve laket,
E lëo ve rannet raktal entre he gensorlet.

9

D'ispenn e kever vemp c'hoaz paëet re pad ar bloa
D'aolet daou viz d'an traon da ziski demp beva (!)
D'ak vel m'ëo red-er c'heït se, débri boed vel araok
D'renkomp pega el lëc'h ma kevomp eun tam krôg.

10

Ar chanz dë chom da ren, teuzet gant ar gozni,
D'uz eun tam koss pansion, fentuz kompren enn-hi !
D'uze war-c'hent ne glëvont met rebechou garo
D'vassoc'h vit galëourien ! koulz ëo beza maro !

11

Breman vel ma oar an ho'l ëo ken pleen an henchou
Ma kerz an holl skany war-n hë war droad, en gwëturiou :
Dre betra ëo kendalc'het ar re man mad a kaer
Ma na n'ëo ked dre zaouarn ar paour kaez kantonner ?

12

Neuz ked pell gant hom zadou vije klëvet laret
Oa an henchou eur spouron da dud a da loenet :
Ar charetourien en hent er fank ag er vouillen !
Ho zud er gear o c'hortoz en nec'h ag en anken !

13

Hirie, gwelit, eur bugel zo ker goest ag eur goaz
Da charen eun denn gezek dizao war an hent braz :
Da biou ar meulodiou, m'ar d'ëo gleet ober,
Ma na nê ked penn-da-benn d'ar paour kaez kantonner ?

14

Paotre ho c'hezec-ouarn, ar wëturiou dre dân
A red anv-c'hônan war-n-hë, didrubuill a diboa,
Da heb rüm an henchou-braz deuz rentet kalz a vad
Neuz met ar c'hantonnerien war-n hë en eur gwëll stad !

15

Beb bloa gant ar gonân kri 'weler ar c'hantonner
Daou-bleget war he venvek dindan ar gwall-amzer ;
Na grizil, skorn, na kurün, glao yen, n'ag avel grenv,
Raï dezan kwitad he lëo ; n'hell souz morze adren ?

16

Ma renke ar baotret vraz plega d'eur sort amzer
He sonjant ive vel-t han en he baë ken dister,
Ma teufent prest d'er c'hreski a da gemer trüez
Deuz an holl gantonnerien, paour-dû hed ho bûez !

17

Kenvreudeur, kent échüi he laran n'eur gir berr,
Gredan ked chomfer atao ker rust en hor c'hever :
Ar bed a gerz foun bemde war lërc'h al lëaldet,
A pa refomp hom dever, eun deiz vemp digollet.

18

Da c'hortoz kemëromp holl kazëten Jean Vezôn,
A dalo demp kalz muioc'h evit kant mil chanson !
Eur vez vraz ve da hini a c'hanomp fazia
Chom kousket na souz a dren pa glesker hom harpa.

19

An n'heb ne n'em zikour ked na vo ked sikouret ;
N'heb a bleg he chouk d'ar vâz vo da viken dornet ;
M'ar d'euz goad war hor c'halon ëo demp diskwell breman ?
Pad ma ve tom an ouarn ëo gleët skeï war-h-an !

20

N'em unanomp holl a bez evit e n'em difen :
Foelt vâz ve gret o klëvet eun toulladik o klem !
Lëc'h pa vefomp kant mil den ! o c'houlen memez tra
Vo red chilaou hor c'hëlëmou pe donët da foueltra !!

Gwerliskin, 10 Kenver 1900.

MAB EUR C'HANTONNIER.

Discours du barde Rolland aux Cantonniers des Côtes-du-Nord

CAMARADES CANTONNIERS,

Invité par votre digne Président, le camarade Steunou, à présider votre séance de ce jour, j'ai accepté avec d'autant plus d'empressement que je n'avais pu assister à votre dernière réunion, qui correspondait avec l'inauguration de la statue du général Hoche à Quiberon, où j'étais appelé. Simple facteur des postes, fils de cantonnier, c'est pour moi un devoir bien doux d'acquiescer à votre désir, un sensible plaisir d'être parmi vous, en même temps qu'un insigne honneur dont je suis fier ! Croyez que je m'efforcerai en toute circonstance de pouvoir vous être utile à quelque chose, et d'être digne de votre confiance.

Comme vous le savez tous, camarades, vous êtes ici pour désigner les délégués qui doivent figurer au 1^{er} Congrès des Cantonniers, et je ne doute pas que vous allez porter votre choix sur des collègues des plus fermes et des plus résolus ; mais avant de procéder à leur élection, permettez-moi de vous dire deux mots sur l'objet de votre entreprise et sur celle de toutes les corporations ouvrières en général.

Camarades, nous sommes en ce moment à un tournant tragique de l'évolution humanitaire dont dépendra nos destinées : Partout, et ailleurs qu'en France, le bas-peuple commence enfin à sortir de son engourdissement, de sa torpeur séculaire ; il a fini par voir clair, par comprendre son rôle dans le monde et il réclame tout haut son droit au banquet de la vie. Grâce à l'instruction obligatoire,

la liberté de la presse, à la liberté de conscience, aux Droits de l'Homme et du Citoyen, au suffrage universel et tant d'autres bienfaits acquis au prix du sang par la Révolution de 89, les prolétaires comprennent enfin le problème de l'existence, et ils ont pris le sage parti de le résoudre entre eux. Devant le tableau navrant qui, de tout temps, s'est offert à leurs yeux dans l'histoire, ils ont résolu de ne plus confier à d'autres le soin de légiférer leurs affaires sans aucune espèce de contrôle. Ils ont compris que plus il y aura des parasites et des jouisseurs inutiles dans une société, plus les hommes de peine auront de la besogne à accomplir pour assouvir tant d'appétits et pourvoir ensuite à leurs propres besoins. Ils ont compris que nul n'est obligé de peiner pour faire des heureux de ceux qui ne font rien, sans être récompensé au retour ; et de là la nécessité pour eux de se grouper pour former une force imposante contre leurs éternels oppresseurs qui vivent grasement en spéculant leur peine et leur sueur. Ils ont compris que l'union est leur seule chance de salut. En effet, tout est là ! chers camarades ; le sort de la classe laborieuse est tout entier dans la solidarité, l'union et l'entente : c'est de notre effort commun que dépendra notre succès définitif, et avec, celui des générations de demain. L'être isolé, livré à lui-même, est à la merci des classes supérieures dont il n'est qu'une machine qu'on manie à volonté ; le produit de son travail passe à la caisse de ses pires adversaires et ne lui rapporte que tout juste de quoi ne pas mourir de faim. Il a beau travailler son sort est toujours le même ; car ceux qui peinent le plus sont presque toujours les moins récompensés. Ce n'est donc qu'en face d'une injustice criante et d'une situation lamentable que toutes les corporations ouvrières ont fini par se former en association. Ce brusque réveil à la réalité bouleverse désagréablement le monde des accapareurs et dérange énormément les vautours aux grandes convoitises, qui s'ingénient toujours à nous créer des hostilités de toutes sortes. Aussi, notre affranchissement définitif n'est qu'au bout de mille difficultés et d'incessantes luttes souvent fratricides, témoin la grève des mineurs. Qu'importe, ne vous décourageons point pour cela, on n'acquiert pas de beaux résultats sans lutte et sans combat. Défendons-nous, camarades ? La lutte est engagée entre le capital et le travail, et il faut que ce dernier triomphe ; car autrement nous serions toujours lésés et spéculés dans nos plus chers intérêts. Ainsi, les belles découvertes de la science, le mécanisme et les puissantes machines, tels que les cylindres ou rouleaux, par exemple, au lieu d'alléger notre charge, tend au contraire à nous affamer de plus en plus en nous enlevant une partie de notre travail manuel ; alors que ces grandes inventions devraient rentrer dans le domaine public après avoir fait la fortune de leurs auteurs, et non entre les mains des capitalistes qui n'en font que des instruments de spéculation pour s'enrichir davantage à nos dépens.

Or, si les grandes compagnies s'en servent pour faire des fortunes, souvent scandaleuses, il n'est que plus juste et plus logique de rémunérer en proportion les travaux indispensables de la main-d'œuvre. Et c'est justement ce que vous réclamez, braves pionniers de la route, et c'est ce que réclament comme vous, tous les corps de métiers en général.

Quand et comment cessera le conflit entre le capital et le travail ? Nul ne saurait le prévoir ; mais ce qui est certain c'est que nous sommes sur la bonne voie et que nous progressons. Il est indiscutable que l'humanité reste là ! piétinant sur place ; grâce au progrès toujours croissant, elle ne peut plus reculer vers le sombre passé ; donc, il faut bien se rendre à l'évidence, elle est en marche vers une destinée meilleure et ne s'arrêtera qu'après avoir atteint son but. Ce but est dans le triomphe définitif, de la Justice et de la Vérité dans la fraternité et la solidarité : Tous esclaves du travail, nécessaire ici-bas, et tous libres par le travail après avoir rempli notre tâche. Ce but consiste à récompenser chacun selon son mérite, son talent et sa capacité, c'est-à-dire en harmonisant nos destinées d'après nos forces, nos goûts et nos aptitudes physiques et intellectuelles. C'est la Loi fondamentale et inéluctable qui nous conduira tous un jour au bonheur universel.

Persévérons donc dans la voie tracée, chers camarades cantonniers, et ayons confiance dans l'avenir. Nos rangs iront toujours en grossissant. Partout des syndicats se créent et, un jour qui n'est pas lointain, l'entente des syndicats réunis fera la force des Nations futures. — Le nombre fait loi, comme vous savez ; soyons donc le nombre ? Unissez vos efforts, braves cantonniers de France, pour faire valoir vos revendications, que vous défendrez au Congrès de Paris avec fermeté ; mais aussi avec calme : Montrez-vous à la hauteur de votre tâche et faites bien comprendre que vous ne voulez plus être traité en parias ; que vous êtes des hommes et non des esclaves ; que vous réclamez, non seulement le pain qui remplit le ventre, que le mendiant dédaigne souvent, mais aussi la nourriture intellectuelle avec l'aisance pour vous et les vôtres. Il ne vous sera pas bien difficile de démontrer de façon péremptoire l'insuffisance de votre si minime salaire qui n'est plus en rapport avec nos mœurs modernes, et qu'il vous est matériellement impossible d'élever et de nourrir comme il convient une famille souvent nombreuse avec 1 fr. 50 ni 2 fr. par jour. Votre cause est juste et vous triompherez. — Écartez-vous surtout de l'esprit d'égoïsme et des vaines questions personnelles, pour ne penser qu'aux avantages généraux et aux plus urgentes améliorations que réclament vos modestes fonctions : L'importante question de salaire et celle de la retraite doivent primer avant tout. Nul ne s'étonnera de vos trop justes réclamations sur ces deux questions principales et si intéressantes au plus haut degré. Il n'est pas même possible que notre Gouvernement démocratique, qui est pour nous comme nous sommes pour lui, reste indifférent à votre appel.

Malheureusement, chers camarades, le Gouvernement, malgré toute sa bonne volonté et ses bons sentiments à notre égard, ne peut pas toujours combler nos vœux et satisfaire tous nos souhaits à la fois : souvent même il est condamné à ajourner les réformes les plus urgentes faute... de crédit. Au congrès des facteurs, l'honorable M. Trouillot, ministre du Commerce et des Postes, nous disait tout en approuvant le bien fondé de nos réclamations : « Votre Ministre propose ; mais c'est son collègue des Finances qui dispose. Or, notre budget est justement en déficit, et ce n'est pas le mauvais vouloir des adversaires du Gouvernement actuel, qui l'ont contraint à des dépenses énormes pour faire exécuter la loi dans notre petit pays, qui l'aideront à l'équilibrer.

Il y a pourtant un moyen bien simple pour arriver à combler ce trou béant du budget, de faire même des économies, tout en rapprochant les hommes et les classes ; mais c'est encore à nous, par nos efforts constants et notre commune solidarité, à aider nos honorables gouvernants à marcher résolument dans cette voie d'équité sociale, qui consiste d'abord à supprimer le budget des cultes avec d'autres emplois inutiles, à faire voter l'impôt progressif sur le revenu, et à établir surtout une diminution proportionnelle sur le salaire de tous les gros employés. Aux grands maux, les grands remèdes ! Ces derniers crieront ! Mais, croyez-moi, quand le Gouvernement se verra de force il n'hésitera pas à prendre des mesures radicales et efficaces. Or, camarades, c'est à nous, encore un fois, de faire sa force ! nous, ses plus humbles salariés, cantonniers, facteurs et instituteurs : Nul autre catégorie de fonctionnaire n'est à même d'éclairer le peuple-électeur comme nous : le 1^{er} sur la route au milieu de ses prestataires ; le 2^e dans sa tournée et contact régulier avec nos braves ruraux ; le 3^e vous savez où, c'est lui l'apôtre de la religion future. — L'idée émancipatrice fait son chemin, camarades, le progrès marche à grands pas de géants ; ne restons pas en arrière ; suivons le mouvement ; la victoire est à ce prix. — Le monde ne peut marcher que par le travail, c'est donc aux travailleurs de diriger sa marche, et non aux grands oisifs qui se servent de notre échine pour faire un piédestal de gloire, d'orgueil et de vanité, et qui voudraient nous maintenir éternellement dans l'ignorance et dans l'inaction.

Serrons les rangs ! Camarades de la route, et que notre devise soit : « En avant ! pour la conquête de nos droits : Tous pour Un et Un pour Tous !

J'aurai tout dit quand j'aurais marqué en passant toute mon admiration pour votre infatigable défenseur Jean Vésone, le vaillant fondateur de votre organe, *le Journal des Cantonniers*, et qui fut mon cicerone à travers la capitale en 1900.

Quand j'aurais salué dans cette vieille ville bretonne le citoyen docteur Boyer, qui défend la bonne cause avec tant d'ardeur dans son brave petit journal *le Réveil des Côtes-du-Nord*, ainsi que l'honorable M. Robert, l'énergique préfet du département.

Puis enfin, quand je vous aurais invité à saluer avec moi, votre cher Ministre de l'Intérieur, l'éminent M. Combes, dont le courage civique est si digne de notre admiration et de l'éternelle reconnaissance des générations futures !

Et je termine au cri de : Vive les Cantonniers de France ! Vive la République sociale !